

Extrait 6

Jean-Marc Ligny, *Exodes, L'Atalante*, 2016

p. 342-344

“Il n’y a pas de ruelles à proprement parler, mais des allées, des sentiers, des passages entre des agglomérats de tentes, bâches, huttes et cabanes de bric et de broc, tenant debout tant bien que mal, rafistolées après chaque tempête. Ca s’étend à perte de vue dans la vallée, des ruines et des pans de murs en émergent par endroits, tels des rocs de béton dans une mer de détritrus. Dans les ombres et creux de ce campement de (mauvaise) fortune, Pandora distingue des grappes de gens immobiles, occupés à elle ne sait quoi, peut-être à rien – rien d’autre qu’attendre une hypothétique réponse favorable du service d’immigration. Car ces outers sont là pour ça en principe, sauf ceux qui profitent de la situation pour mener leurs petits trafics – tel Ugo, l’ex-contact de Holger que Pandora doit rencontrer. (...) Prenant son courage à deux mains, elle avance vers le campement d’un pas lent, accablée par la chaleur. Pas une ombre alentour, pas un arbre en vue – comment font tous ces gens pour survivre dans cet enfer? Très vite, un autre désagrément la prend à la gorge, lui retourne l’estomac : la puanteur. Atroce, abominable. Des remugles de merde, de pisse, de sueur, de crasse, de pourriture, de mort. Qui stagnent dans l’air vibrant, qu’aucun vent ne disperse. Qui s’intensifient à chaque pas, qu’elle doit se boucher le nez, ce qui rend sa respiration encore plus pénible.

Au bout d’une centaine de mètres, elle atteint les premiers abris précaires en matériaux de rebut, probablement récupérés dans les poubelles de l’enclave. L’espace vide entre eux et la clôture a dû être imposé par les militaires à coups de mitrailleuse. Pas trop d’ordures finalement, constate-t-elle ; tout doit être recyclé, jusqu’au moindre clou, emballage, morceau de plastique. La puanteur s’exhale des bâches et des tentes, des gens amorphes dans la pénombre, des ruisselets de sanie et d’eau croupie [...].”